

You are
my link with nature,
with sanity.

You are
my oasis
my refuge from
the outside,
the technological world.

You are
my anchor with reality. (62)

"My Singular Cat," on the other hand, looks at feline independence:

I pamper and praise you,
keep your days free from strife...
But still you ignore me
And lead your own life. (64)

Each of the three books has something to offer the young poet and the older poet too. Diane Dawber's book is best for its attractive combination of text, illustration and helpful suggestion, Lola Sneyd's for its unity of subject and George Swede's for its shifts from inner to outer observation.

John Ferns is a professor of English at McMaster University. He has published *A.J.M. Smith (1979)*, *Lytton Strachey (1988)* and co-edited *George Whalley's Studies in literature and the humanities (1985)* and *The poetry of Lucy Maud Montgomery (1987)*. Also, he has published five volumes of poetry.

LA POÉSIE POUR ADOLESCENTS

Des mots pour rêver. Anthologie de poésie québécoise. Louise Blouin. Montréal, Pierre Tisseyre, 1990. 169 pp. 7,95\$ broché. ISBN 2-89051-403-X.

Louise Blouin, directrice de la production aux Écrits des Forges, nous a donné, dans cette coédition avec les Éditions Pierre Tisseyre, une anthologie de poésie québécoise pour la jeunesse: entreprise risquée s'il faut en croire le communiqué de presse qui annonce la publication du livre se vantant de son audace. Mais que faut-il entendre par ce mot? De quelle audace s'agit-il en l'occurrence? Intellectuelle, esthétique, idéologique? Un examen rapide de l'avant-propos révèle que l'audace de ce petit volume semble résider dans le fait même de vouloir publier, à la fin du vingtième siècle, une anthologie de poésie pour adolescents. L'audace serait donc avant tout commerciale, le projet une espèce de

défi: faire lire la poésie à une génération qui paraît ne s'intéresser qu'à l'instantané, qui ne consomme que ce qui est assimilable sans aucun effort: "Vous n'avez pas le temps de lire de la poésie et, me direz-vous, vous êtes davantage fascinés par les vidéo-clips dont les images, le son et les paroles forment un univers cohérent qui rejoint votre existence, voire votre essence" (8). En effet, dans une culture de jeunesse dominée par les media électroniques, la rentabilité de la poésie doit paraître douteuse.

Quelle stratégie adopter alors? On pourrait, bien sûr, prendre le parti d'accentuer les différences entre la culture de masse, d'une part, et la poésie, d'autre part, pour faire valoir les qualités particulières (et/ou supérieures) de celle-ci. Louise Blouin, dans sa présentation, choisit au contraire de minimiser ces différences en assimilant la poésie à l'expérience quotidienne des adolescents et en insistant sur la rapidité de la lecture: "L'un n'empêche pas l'autre, car la poésie est une mise en scène, généralement rapide, d'un aspect du réel, souvent exacerbé. Dans la société contemporaine, où informations, publicités, et nouveaux éléments nous happent et nous submergent, la poésie permet d'accéder en peu de temps à une réflexion et à un dévoilement de l'émotion" (*ibid.*). L'avantage d'une telle approche est d'éviter les pièges d'un élitisme nuisible (et peut-être, aujourd'hui, peu rentable) en démystifiant et la poésie et 'l'expérience poétique'. Le danger, c'est que la lecture risque de se réduire, selon une telle perspective, en consommation passive: "La poésie nous traverse comme un éclair et gomme l'inutile. Les meilleurs textes lancent une flèche au coeur, sans détour, et savent surprendre. Les poètes n'expliquent pas les émotions, mais ils sont des lasers qui veulent éblouir pour nous faire plonger dans l'essentiel. Dans la poésie, le superflu n'existe pas" (9). Rien d'étonnant donc dans tout cela, car c'est à peu près ce qu'on enseigne depuis des lustres dans les cours de poésie (à condition, bien sûr, qu'on accepte qu'il est naturel que les phares se transforment selon les époques en lasers). Mais voici tout de suite des déclarations plus rassurantes: "Si le vidéo-clip bien construit vous fabrique un monde, proche du vôtre, le poème exige que vous fassiez vous-mêmes le casse-tête" (*ibid.*). "Le poème propose une lecture brève, mais un long cheminement dans l'être" (*ibid.*). L'imagination n'est donc pas morte, le travail du texte non plus.

Et les poètes? Louise Blouin a choisi, dans le catalogue des Écrits des Forges, "un éventail de poètes contemporains susceptibles de rejoindre les préoccupations de la jeunesse actuelle" (7). Des poèmes donc de vingt auteurs (Claude Beausoleil, Yves Boisvert, Nicole Brossard, Pierre Chatillon, Jean-Paul Daoust, Daniel Dargis, Patrice Desbiens, Hélène Dorion, Lucien Francoeur, Madeleine Gagnon, Gérald Godin, Louis Jacob, Rina Lasnier, Hélène Monette,



Alphonse Piché, Bernard Pozier, Yves Préfontaine, André Roy, Élise Turcotte, Yolande Villemaire) qui rassemblent une variété de sujets: "amour de l'autre, de la nature et de l'univers, violence, solitude, mort, maladie, peur, abandon, monde en péril, plaisir de vivre, inscription d'une intimité dans un monde urbain anonyme, intégration dans une réalité d'ici, informatique, rock..." (*ibid.*). Comme d'habitude avec les anthologies, il y a des poèmes qui me parlent, d'autres qui ne me disent rien. Mais j'ai déjà passé la quarantaine et il m'arrive rarement ces jours-ci de voir ma vie illuminée par les lasers de la poésie. Une anthologie pour ceux d'un certain âge? Quelle audace! Quel défi!

Anthony Purdy est professeur à l'Université de l'Alberta.

LOSING THE LIFT: LEE'S NEW POEMS

The ice cream store. Dennis Lee. Illus. David McPhail. HarperCollins, 1991. Unpag., \$14.95 cloth. 0-00-223749-0.

It is all too easy to write rhymes that are suitably brainless and absurd, but that somehow never go anywhere. They *should* be just as playful as the good ones, but...you have to concede that they're not. Somehow they don't get off the ground; you don't like coming back to them, and when you do they just don't give you the visceral lift that is the only mark of success with rhymes of this sort. But there is seldom any obvious reason why this should be so. (Lee, "Roots and play" 49)

So wrote Dennis Lee in 1976. Regrettably, Lee's words apply only too well to his latest collection, *The ice cream store*, whose poems neither "get off the ground" nor give the reader a "visceral lift." And indeed, the reasons for this are far from obvious.

It is generally conceded that Lee has yet to duplicate the stunning achievement of his twin debut books – *Alligator pie*, for younger children, *Nicholas knock* for older. Yet just how objective are such critical judgments? If Lee had burst onto the very receptive Canadian scene in 1974 with *Ice cream store*, would I be comparing *Alligator pie* unfavorably with it today?

Ice cream store shares many of *Alligator pie*'s qualities: the colloquial child voice, the euphony, the thoroughly modern nonsense, the lyricism. Missing, however, are the natural flow of line and dazzling virtuosity of the poet's earlier work.

Although Lee's poems undergo extensive revision (see *CCL* interview with Lee, vol. 33, page 8), the results, in his best work, appear effortless. In *Ice cream store*, however, poetic effects are strained. Compare, for example, the rightness of even imperfect rhymes, like "twelve" and "themselves" in "The animals" (*Garbage delight*), with the forced rhymes of "The perfect pets":